

Le mono

Juin 1955, mes grandes guiboles me qualifient pour le relai 4 x 100m Inter Ecoles Normales aux régionaux de Rennes.

C'était l'époque où le docteur S. régnait sur la Santé Scolaire du Finistère sud. Ses visites médicales aux normaliens étaient on ne peut plus sommaires. Il repassait notre marcel avec son stéthoscope puis nous palpait voluptueusement les couilles afin de vérifier la présence de testicules. Tout naturellement nous le surnommions « Baisse-ton-froc ».

Après une vérification de cuti-réaction qu'il m'avait imposée et qui avait viré, ce Diafoirus a déclaré que je faisais une primo-infection. Mon dossier précisait pourtant qu'enfant, j'avais reçu le BCG¹, un oncle étant tuberculeux. Il était donc normal que cette cuti vire, mais il a décidé de me sucrer mes Inter-EN et sur sa lancée, de me priver du stage CEMÉA² de notre promo en juillet au Conquet.

Ce n'est que l'année suivante, aux vacances de Pâques que je me suis enfin trouvé au centre du Conquet en compagnie de lycéens de Quimper, Brest, Quimperlé et de quelques normaliens déjà mis à l'écart par le bon docteur « Baisse-ton-froc ».

Il me reste le souvenir du froid humide des dortoirs du centre, de mes nouveaux copains, des chants de marches et de veillées, des jeux, des sketches improvisés, des pièces de théâtre, des montgolfières de papier lâchées dans la nuit, d'une fille qui dansait bien et embrassait encore mieux.



¹ Vaccin Bilié Calmette Guérin. Inventé en 1921 par les docteurs Calmette et Guérin, il était destiné à combattre la tuberculose.

² Centre d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active. Ces centres formaient les moniteurs de colonies de vacances dans le respect de la laïcité. (Aujourd'hui ils préparent au BAFA).

Après le premier Bac, en juillet 56, j'ai tout naturellement joué au mono à la colonie de vacances de l'Amicale Laïque de Rosporden, dans une simple petite école, au fond d'un port, là où j'avais poussé mon premier cri. Les salles de classe, débarrassées de leurs tables d'écoliers servaient de dortoirs.

Parmi les moniteurs, il y avait Albert, de trois ans mon aîné. Beau mec, athlète aux abdominaux en tablette de chocolat, au sourire de tombeur. Je me suis vite rendu compte qu'il existait un contentieux entre lui et le directeur Robert C. . Peut-être une histoire de femme ?

Il me faut maintenant raconter le pardon du Guilvinec.

De nos jours, ça peut paraître invraisemblable mais nous étions en nombre suffisant pour pouvoir bénéficier de plusieurs journées de liberté.

Vengeance de Robert ou simple hasard, Albert s'est trouvé d'astreinte le jour du pardon. Il n'a rien dit, a effectué son travail durant la journée mais au diner, devant la tablée réunie, il a précisé : " l'an dernier, grâce à mon ancienneté, j'ai eu l'accord oral de Robert pour un congé le jour du pardon. J'estime qu'il a failli à la parole donnée. Je sortirai ce soir pour participer aux festivités nocturnes, il faudra me remplacer pour la surveillance du dortoir". Étonnamment, notre directeur, présent au repas a encaissé sans moufter.

Par son assurance tranquille, Albert avait diablement impressionné le jeune coq de dix-sept ans que j'étais. J'ai attendu que mon dortoir soit parfaitement endormi et j'ai fait le mur, j'avais au moins appris ça à l'EN.

Au dancing Le Prat, le bal battait son plein, je me suis mêlé aux danseurs qui, à cette heure avancée, dégageaient un doux fumet de transpiration. Après l'ultime paso-doble de la nuit, je suis allé respirer l'air du port avant de rentrer au bercail. Tout était calme, j'ai simplement dû éviter le directeur qui arpentait les couloirs.

Ce sont mes colons qui m'ont réveillé le lendemain matin. Après le petit déjeuner, la toilette, le rangement du dortoir, nous avons participé à des jeux de piste dans les dunes de Léhan. La routine.

Sur le coup de midi, j'ai pris une avalanche en pleine poire : la traction noire du Président de l'Amicale Laïque faisait une entrée fracassante dans la colo. Le Président était accompagné de trois membres du Bureau. L'aréopage m'a immédiatement pris à part et m'a vertement remonté les bretelles, sans plus, à ma grande surprise. J'ai alors compris que je n'étais pas leur cible principale. Albert, lui, a dû faire sa valise. Sans un mot, il nous a quittés et est allé prendre son car pour Quimper, direction Rosporden, où son gendarme de père allait certainement tousser.

Ça puait l'injustice mais j'ai fermé ma trappe. Manque de courage, envie de me donner des gifles.